

La lettre

Voici une lettre pour le pays, qui me fut dictée par un jeune gars de notre expédition, Kourdioukov. Cela mérite de n'être pas oublié. J'ai transcrit l'épître sans rien y ajouter pour l'embellir ; je la donne telle quelle, mot pour mot, en toute vérité.

« Aimable maman, Evdokiia Fiodorovna. Aux premières lignes de la présente, je me dépêche de vous faire savoir que, grâce à Dieu, je suis sain et sauf, et je désire entendre de vous la même chose. Et de même je vous salue bien bas, de mon blanc visage touchant la terre humide... » (*Ici, l'auteur énumère, comme d'usage, les parents, parrain et marraine, compères et commères. Passons. Voyons le deuxième alinéa.*)

« Aimable maman, Evdokiia Fiodorovna. Je me dépêche de vous écrire que je me trouve dans l'armée de la Cavalerie rouge du camarade Boudienny et qu'aussi se trouve ici votre compère, Nikon Vassiliitch, qui est actuellement un héros rouge. Il m'a pris avec lui, pour l'expédition de la section politique, où nous distribuons sur les lignes de combat littérature et journaux, — les *Izvestia* du Comité Exécutif Central de Moscou, la *Pravda* de Moscou, et notre cher et impitoyable journal à nous, le *Cavalier rouge*, que n'importe quel combattant de première ligne désire lire, ensuite de quoi, gonflé de courage et d'esprit héroïque, il ira massacrer l'immonde noblesse polonaise. Je vis, près de Nikon Vassiliitch, très magnifiquement.

« Aimable maman, Evdokiia Fiodorovna. Envoyez ce que vous pouvez de vos forces et possibilités. Je vous fais prière d'égorger le goret tacheté et de m'en faire un colis pour la section politique du camarade Boudienny, destinataire Vassili Kourdioukov. En fin de chaque journée je me couche, pour reposer, sans avoir mangé et sans aucun revêtement, ce qui fait qu'on a rudement froid. Écrivez-moi une lettre au sujet de mon Stépa, dites-moi s'il vit ou non, je vous en prie, veillez sur lui, et écrivez-moi pour lui, dites s'il bronche toujours ou s'il a cessé, et aussi au sujet de la gale dans les pieds de devant ; l'a-t-on ferré ou non ? Je vous prie, aimable maman, Evdokiia Fiodorovna, lavez-lui sans faute les jambes de devant au savon que j'ai laissé derrière les icônes, et si papa a utilisé tout le savon, achetez le même à Krasnodar et Dieu ne vous abandonnera pas. Je peux vous écrire également que le pays d'ici est tout à fait misérable, que les paysans avec leurs chevaux se terrent dans les forêts loin de nos aigles rouges, qu'on voit peu de froment et que les épis sont si minuscules que ça nous fait rire. Les gens d'ici sèment le seigle et, tout pareillement, l'avoine. Sur des bâtons pousse du houblon, ça fait très joli ; on en tire de l'eau-de-vie maison.

« En deuxième ligne de la présente, je me dépêche de vous raconter pour papa qui a sabré mon frère, Fiodor Timoféitch, ça doit faire bientôt un an. Notre brigade rouge du camarade Pavlitchenko avançait sur la ville de Rostov, quand, dans nos rangs, s'est produite une trahison. Et papa était, à ce moment-là, chez Dénikine,

comme chef de compagnie. Et ceux des gens qui l'ont vu alors disent qu'il portait sur lui des médailles, comme sous l'Ancien Régime. Et, à cause de cette trahison, on nous avait tous faits prisonniers et mon frère Fiodor Timoféitch tomba sous les yeux de papa. Et papa commença à écharper Fédia, disant : « Peau de vache, chien rouge, fils de chien », et autres, et l'écharpa jusqu'à la nuit tombante, tant et si bien qu'il finit par l'achever. J'ai écrit alors pour vous une lettre disant comment votre Fédia gît sans croix sur lui. Mais papa m'a attrapé avec la lettre et dit : « Vous, enfants de votre mère, vous nés de la même racine, toi, voyou, j'ai engrossé votre mère et l'engrosserai encore, ma vie est foutue, j'exterminerai pour la juste cause le fruit de ma semence », et encore d'autres choses. J'acceptais de lui les souffrances comme le sauveur Jésus-Christ. Seulement, bientôt, je me suis évadé de chez papa et ai recollé à mon détachement du camarade Pavlitchenko. Et notre brigade a reçu l'ordre d'aller à la ville de Voronèj pour se compléter, et là, nous avons reçu le complément et aussi des chevaux, des musettes, des revolvers de guerre et tout ce qui était de notre ressort. Pour ce qui est de Voronèj, je peux vous décrire, aimable maman, Evdokiia Fiodorovna, que c'est une cité vraiment magnifique, en plus grand on dirait que Krasnodar ; les gens y sont très beaux, la rivière est bonne pour le bain. On nous donnait du pain, deux livres par jour, de viande une demi-livre et de sucre convenablement, de sorte qu'au lever on buvait son thé sucré, la même chose le soir, et on en oubliait la faim, et pour le dîner j'allais chez mon frère Sémion Timoféitch, manger des blinis ou de l'oie, et après quoi je me couchais pour me reposer. En ce temps, Sémion Timoféitch était si téméraire que tout le régiment voulait l'avoir pour commandant, et du camarade Boudienny est sorti un ordre, et le frère a reçu deux chevaux, des vêtements à sa convenance, une télègue séparée pour les bagages et l'ordre du Drapeau Rouge, et moi, son frère, j'étais près de lui. À cette heure, si un voisin commence à vous chercher querelle, Sémion Timoféitch peut parfaitement lui faire la peau. Ensuite nous avons commencé à pourchasser le général Dénikine, on en a sabré des mille et on les a poussés jusqu'à la mer Noire, mais seulement papa on ne le voyait nulle part, et Sémion Timoféitch le cherchait partout, sur toutes les lignes, parce que notre frère Fédia lui manquait beaucoup. Mais seulement, aimable maman, comme vous savez pour papa et son caractère obstiné, eh bien, voilà ce qu'il avait fait : il avait impudemment teinté sa barbe rousse en noir et se trouvait dans la ville de Maïkop, en costume de civil, de sorte qu'aucun des habitants n'avait reconnu le simple garde-champêtre qu'il était sous l'Ancien Régime. Mais la justice finit par se montrer et votre compère Nikon Vassiliitch l'a aperçu par hasard dans la maison d'un habitant, et l'a écrit dans une lettre à Sémion Timoféitch. On monta à cheval et on courut deux cents verstes, moi, le frère Sémion et les gars volontaires du village.

« Et qu'est-ce qu'on a vu dans la ville de Maïkop ? On a vu que l'arrière ne sympathisait pas du tout avec le front, et que c'était partout de la trahison, et plein de youpins, comme sous l'Ancien Régime. Et Sémion Timoféitch, dans la ville de Maïkop, s'est rudement disputé avec les youpins qui ne voulaient pas lâcher

papa et l'avaient mis en prison, disant : « On a reçu un ordre du camarade Trotski de ne pas sabrer les prisonniers, nous le jugerons nous-mêmes, ne vous fâchez pas, il recevra son dû. » Mais seulement Sémion Timoféitch ne s'est pas laissé faire et a pris ce qui lui revenait ; il a montré qu'il était commandant de régiment et qu'il avait reçu du camarade Boudienny l'ordre du Drapeau Rouge ; il a alors menacé de sabrer tous ceux qui se disputaient pour la personne de papa et refusaient de lui livrer, même les gars du village qui étaient venus avec nous. Et enfin Sémion Timoféitch a eu papa, et ils se sont mis à le battre avec des verges ; il a fait aligner tous les combattants dans la cour, comme cela doit se faire en bon ordre militaire. Et alors Sémion jeta à papa, Timofeï Rodionytch, de l'eau sur sa barbe, et la teinture commença à couler. Et Sémion demanda à Timofeï Rodionytch :

« — Alors, papa, vous êtes bien entre mes mains ?

« — Non, — a dit papa, — ça va mal.

« Alors Sémion a demandé :

« — Et Fédia, quand vous l'écharpiez, il était bien entre vos mains ?

« — Non, — a dit papa, — Fédia était mal.

« Alors Sémion a demandé :

« — Et pensiez-vous, papa, que vous pourriez tomber aussi mal ?

« — Non, — a dit papa, — je ne pensais pas que ça pourrait tourner aussi mal.

« Alors Sémion se tourna vers le peuple et dit :

« — Et moi, je pense ainsi, que si je tombe aux mains des vôtres, je n'aurai pas de merci. Et maintenant, papa, on va vous achever... »

« Et Timofeï Rodionytch a commencé à injurier gravement Sémion des mots qu'on sait sur la mère et la vierge, et à donner un coup de poing dans la gueule à Sémion ; à ce moment-là, Sémion Timoféitch me fit sortir de la cour, de sorte que je ne peux pas, aimable maman, Evdokiia Fiodorovna, vous décrire comment papa fut achevé, parce que je n'étais plus là.

« Après ça, nous avons pris nos quartiers dans la ville de Novorossiisk. Pour cette ville je peux raconter qu'au-delà il n'y a aucune terre sèche, mais seulement de l'eau, la mer Noire, et nous y sommes restés jusqu'en plein mai, où nous sommes partis pour le front polonais, où nous étrillons la Noblesse polonaise il faut voir comment...

« Je reste votre aimable fils, Vassili Timoféitch Kourdioukov. Maman, veillez à Stépa, et Dieu vous le rendra... »

Telle est la lettre de Kourdioukov. Pas un mot n'y a été changé. Quand j'eus fini d'écrire pour lui, il se saisit du papier et le cacha sous son aisselle, à même la peau.

— Kourdioukov, — ai-dis-je à ce jeune gars, — ton père était mauvais ?

— Mon père, c'était un sale chien, — a-t-il répondu d'un ton maussade.

— Et ta mère, valait-elle mieux ?

— Ma mère, ça va. Si tu veux, voilà notre famille...

Il me tendit une photographie abîmée. On y voyait Timofeï Kourdioukov, garde-champêtre aux larges épaules, en casquette d'uniforme, barbe bien peignée, pommettes saillantes, inerte, avec l'étincelant regard de ses yeux incolores et hébétés. Près de lui, dans un fauteuil de bambou, apparaissait plus ou moins une minuscule paysanne, avec un corsage trop grand, aux traits chétifs, clairs et gênés. Contre le mur, contre un malheureux fond photographique de province, à fleurs et à colombes, se tenaient deux gars, monstrueusement énormes, mafflus, à l'air obtus, aux yeux globuleux, figés comme s'ils étaient au garde-à-vous : les deux frères Kourdioukov, Fiodor et Sémion.